

## Marion Fourcade-Gourinchas

### Les économistes américains entre professionalisme scientifique et scientisme professionnel

On a coutume d'entendre qu'aux Etats-Unis, la discipline économique présente deux caractéristiques intellectuelles fondamentales et intimement liées: d'une part, un goût prononcé pour les outils techniques, qui se manifeste par la centralité du formalisme mathématique dans l'arsenal théorique et par le rôle de l'économétrie dans la méthode empirique. D'autre part, une prise de position généralement favorable aux mécanismes de marché. La critique souvent entendue –par exemple parmi les tenants du mouvement post-autistique par exemple–, c'est que l'économie néoclassique moderne s'intéresse très peu au réel, ou s'y intéresse seulement pour forcer sur lui son schéma analytique, transformant nos sociétés en une sorte de tabula rasa pour l'application des principes néo-libéraux.

Au tournant du siècle, rien ne laissait présager une telle trajectoire. Le champ disciplinaire semblait éclaté par des différences régionales et idéologiques importantes. Les départements de Harvard et Chicago représentaient déjà une aile à la fois plutôt conservatrice et strictement académique de la discipline. En revanche, des bastions «institutionalistes» étaient fermement établis à Wisconsin et à Columbia. Les principaux leaders de cette approche s'inspiraient non seulement des orientations méthodologiques de l'école historique allemande, mais également de son action politique favorable à la réforme sociale (notamment à travers l'action du *Verein für Sozialpolitik*). Si la carrière d'un certain

nombre d'entre eux, engagés aux côtés des syndicats dans un combat pour l'amélioration des conditions ouvrières, s'en est trouvée fortement affectée au tournant du siècle, la plupart ont réussi à défendre une position modérée qui leur a permis d'exercer une influence politique importante. On retrouve ainsi les noms célèbres de John Commons dans les expériences progressistes du Gouverneur du Wisconsin La Follette (années 1900), Wesley Mitchell dans les comités d'experts du Président Hoover (années 1920) et Rexford Tugwell dans le brain trust de Franklin D. Roosevelt (années 1930).

Ces divisions intellectuelles ont persisté longtemps. Yuval Yonay (1998), par exemple, a décrit la période de l'entre-deux guerres comme le théâtre d'un conflit entre néoclassiques marshalliens et institutionalistes pour le contrôle de «l'âme» de la science économique. D'un côté, une approche déductive s'inspirant de la physique moderne et tournée vers la théorie abstraite, de l'autre une approche inductive reposant sur des métaphores biologiques, et affirmant le primat de l'empirique et des applications pratiques. D'un côté l'élégance formelle légitimée par une philosophie positiviste, de l'autre la profondeur factuelle et la référence à la philosophie pragmatiste selon laquelle ce qui est vrai ou bon, c'est ce qui est utile pour l'action. Vers la fin des années 1940, cependant, ce conflit n'était plus, les deux écoles ayant été submergées par l'émergence, conjointement, de l'économétrie --capable d'allier production théorique et vérification empirique--, et de l'économie mathématique sur laquelle Paul Samuelson commençait à régner en maître.<sup>1</sup>

Que s'est-il passé dans l'intervalle? Plusieurs interprétations sont possibles. On peut certainement, en suivant un discours indigène très répandu dans la discipline, soutenir

---

<sup>1</sup> Samuelson a coutume de dire immodestement « Quand je parle de la science économique moderne, je parle de moi. »

## Marion Fourcade-Gourinchas - **Les économistes américains entre professionalisme scientifique et scientisme professionnel**

l'argument que l'approche institutionaliste s'est progressivement trouvée marginalisée à cause de son manque de rigueur et de scientificité. Cette interprétation simpliste ne tient pas la route, cependant: les institutionalistes étaient tout autant pénétrés de la teneur scientifique de leurs travaux que les néoclassiques. Mais elle a le mérite de soulever un point important, sur lequel je reviendrai bientôt : quelle est cette notion de « science » autour de laquelle la discipline économique s'est cristallisée aux Etats-Unis?

Une deuxième interprétation consiste à faire référence aux difficultés rencontrées par les institutionalistes pour établir leur légitimité dans un pays où l'action économique de l'Etat est toujours regardée avec plus ou moins de suspicion. Là où les institutionalistes voyaient une science éthique destinée à fournir des outils à l'Etat pour pallier aux échecs du marché, les néoclassiques voyaient une science plutôt positive dont le but était de montrer comment les lois du marché sont toujours supérieures à toute alternative. Prenant pour témoin l'échec des expériences économiques les plus radicales du New Deal, dans lesquelles un bon nombre d'économistes institutionalistes se trouvaient impliqués,<sup>2</sup> on peut en effet soutenir que l'élimination de l'école institutionaliste vient du fait que la plupart de ses membres étaient « trop à gauche ».

Mais là encore, une telle interprétation revient à mal juger l'impact profond de l'institutionnalisme sur la profession et la discipline économiques aux Etats-Unis et surtout son inscription dans un contexte institutionnel unique qui, lui, est loin d'avoir disparu. Aussi peut-on de renvoyer dos-à-dos ces deux interprétations en montrant comment les facteurs qui ont permis l'essor de l'approche institutionaliste durant la première moitié du vingtième siècle continuent,

aujourd'hui, à soutenir aux Etats-Unis une certaine conception de la science économique comme une entreprise essentiellement empirique et quantitative. L'institutionnalisme, donc, n'aurait pas été déplacé mais profondément transformé, absorbé, et en fin de compte reformulé par la marche de l'économie formalisée.

Pour comprendre ce changement, il faut se pencher un peu sur les caractéristiques intellectuelles de l'institutionnalisme américain –en tracer les racines, mais aussi en rechercher la descendance. Si cette approche partage avec son précurseur allemand un goût pour l'induction et l'observation étroite des faits, elle s'en éloigne fondamentalement par le peu d'importance qu'elle accorde à l'histoire. Ainsi que l'a remarqué Dorothy Ross, « un des traits marquants de [l'école institutionaliste américaine] est que –pour l'essentiel- elle n'étudie pas les institutions et ne se préoccupe pas du passé. » L'institutionnalisme –notamment dans la version développée par le National Bureau of Economic Research—reste ainsi surtout associé à la collecte et à l'analyse de données économiques courantes. Le premier directeur de cette institution, et l'une des figures principales du mouvement durant l'entre deux guerres, W. C. Mitchell, est ainsi connu avant tout pour son travail empirique sur le cycle économique dont le but était d'identifier des régularités dans les données.

Dans son adresse présidentielle à l'American Economic Association en 1924, Mitchell prédit un futur « quantitatif » pour la discipline économique –mais peut-être pas au sens où l'on entend ce mot habituellement. Ce que Mitchell envisage, c'est développement de la méthode expérimentale, qui permettra l'élaboration de mesures économiques plus précises, non seulement pour l'étude des quantités physiques et monétaires, mais surtout pour celle du comportement humain. Cette approche purement inductive finira selon lui par rendre complètement obsolète la

---

<sup>2</sup> Notamment les expériences de politique industrielle (NIRA) ou planification (NRPB).

## Marion Fourcade-Gourinchas - **Les économistes américains entre professionalisme scientifique et scientisme professionnel**

théorie économique pure telle que l'avaient envisagée Jevons et Marshall. Dans une phrase incroyablement presciente, surtout si l'on connaît la vogue actuelle de l'économie « expérimentale »,<sup>3</sup> Mitchell déclare ainsi que « Notre appareil de raisonnement basé sur les calculs d'utilité, les motifs et les choix » perdra beaucoup de son intérêt. « Les motifs ne seront pas éliminés de l'analyse, mais seront traités comme des problèmes méritant d'être mesurés empiriquement. » (1925:5)

De nombreux aspects de la discipline économique aux États-Unis aujourd'hui ressemblent étroitement à la prédiction de Mitchell. Certes, la théorie règne dans les départements les plus prestigieux et de nombreux économistes n'ont jamais rien fait d'autre que des mathématiques pures (comme de nombreux économistes français, d'ailleurs). Mais ce qui semble unique dans ce pays est, d'une part, l'imbrication pratique très profonde de la discipline dans le fonctionnement de l'économie de marché, et deuxièmement, sa dévotion pour une certaine forme d'empirisme quantitatif qui n'est pas sans rappeler les orientations intellectuelles de l'institutionnalisme de l'entre-deux-guerres.

Pour comprendre cette trajectoire, il faut revenir au tournant du siècle, c'est-à-dire au moment clé où les économistes américains définissaient à la fois leur place dans l'université et leur rapport à l'État (ou, plus précisément, leur rapport à ce que les Américains appellent « government », c'est-à-dire, et la nuance est importante, toute les institutions d'exercice de la puissance publique, qu'il s'agisse du niveau municipal, de celui de l'état, ou du niveau fédéral). Dans un pays –démocratique, c'est-à-dire culturellement égalitaire– où la légitimité intellectuelle avait toujours fait problème, la marge de manœuvre des universitaires demeurait limitée. Comme l'ont montré les

travaux remarquables de Mary Furner (1975), dans les universités où les conseils d'administration étaient souvent dominés par les barons du capitalisme, l'engagement politique –surtout s'il était à gauche– faisait mauvais ménage avec la science. Après qu'un certain nombre de leurs collègues aient été limogés pour leur idées et parfois pour leur militantisme ouvert, les professeurs d'économie américains (mais aussi de sociologie, de science politique ou d'histoire) ont compris le message. Pour se prétendre objectifs, ils se sont réfugiés dans les chiffres. Pour continuer à influencer la société après que des voies plus militantes leur aient été fermées, ils se sont faits experts –cherchant à influencer le politique sur une base nouvelle, plus technocratique. Pour se différencier les uns des autres dans une économie de la recherche organisée sur la base d'un marché universitaire relativement compétitif, ils ont fait de la surenchère technique, moyen sûr d'avancer rapidement leurs carrières. Dans les années 1920-1930, les grandes fondations philanthropiques qui financent la recherche (comme Rockefeller) ont renforcé cette ligne en privilégiant la recherche empirique, seul gage, selon elles, d'impartialité. Le même phénomène de poussée quantitative (mais plus formaliste cette fois) se reproduira dans les années 1950 au moment de la création du programme « sciences sociales » de la National Science Foundation.<sup>4</sup>

Ça, c'est pour le côté de l'offre. Du côté de la demande, on était alors en plein âge d'or progressiste, au milieu d'une expansion sans précédent des fonctions gouvernementales à tous les niveaux (fédéral, local) et, surtout, en pleine période de rationalisation administrative dont le but était combattre la corruption du « spoils system » qui avait jusque là déterminé l'attribution des postes

---

<sup>3</sup> Récemment récompensée par un prix Nobel (Daniel Kahnemann et Vernon Smith, 2002)

---

<sup>4</sup> Ce n'est d'ailleurs peut-être pas une coïncidence si l'autre grand mouvement de quantification en économie, celui des années 1950, correspond à la période du McCarthysme.

## Marion Fourcade-Gourinchas - **Les économistes américains entre professionalisme scientifique et scientisme professionnel**

dans les services publics.<sup>5</sup> A la différence de l'Europe continentale, où la bureaucratie avait été définie, plus d'un siècle auparavant, comme une profession à part entière, avec ses propres connaissances et sa propre trajectoire, le service public américain s'est constitué à partir des années 1880 autour de la notion de compétence *spéciale* liée à une position. Ayant émergé tardivement, il reposait sur des qualifications spécifiques dont l'origine se situait non pas à l'intérieur mais *en dehors* du domaine de l'Etat lui-même. L'essor de l'administration publique s'est donc greffé sur le système des professions qui était en train de se forger un espace dans la société américaine – et notamment sur les professions d'origine académique, comme l'économie. Aujourd'hui encore, on entre dans l'administration publique américaine non pas sur la base de compétences « administratives » définies par l'Etat mais sur la base de spécialisations professionnelles définies à l'extérieur de l'Etat, et en particulier dans les universités – c'est-à-dire qu'on y entre comme économiste, comme statisticien, comme juriste, etc... On ne peut manquer de noter la différence frappante avec la fonction publique française, qui est essentiellement organisée autour de la compétence généraliste et des différences de statut, notamment au sommet de la hiérarchie.

C'est donc sur la base de leur expertise spécifique, construite et validée par l'institution universitaire, que les économistes Américains ont commencé à se trouver impliqués dans l'action de l'Etat. Cette entrée dans le domaine du politique, cependant, ne pouvait se faire sous n'importe quelles conditions. Là encore, et peut-être plus encore qu'à l'université, il fallait se montrer d'un professionalisme impeccable. Pour des raisons culturelles (mais aussi suite aux scandales de corruption spectaculaires du XIX<sup>ème</sup> siècle), l'action régulatrice

gouvernementale a toujours possédé une légitimité fragile dans le contexte américain. Pour des raisons institutionnelles, elle était toujours difficile à imposer face aux multiples pressions externes et à la compétition interne à tous les niveaux de gouvernement, qu'ils soient locaux ou fédéraux. Les institutions administratives américaines ont donc trouvé dans l'appel aux experts spécialisés et autorisés par leurs institutions professionnelles une manière de protéger leur domaine d'action. Mais en faisant cela, elles ont poussé les académiques à se concentrer sur leurs techniques pour ne pas prêter le flanc à la critique politique, toujours présente.

On peut donc dire que la mise au pas politique à la fois de l'université et de l'Etat américain au tournant du vingtième siècle ont été les deux facteurs principaux du tournant « objectiviste », ou « scientifique » en économie (et dans les sciences sociales en général). Ce dernier s'est manifesté de deux manières : d'une part par le retrait vers la théorie néoclassique comme gage d'une certaine pureté morale, et d'autre part par l'engagement dans une forme d'empirisme quantitatif qui s'accordait assez bien avec le goût américain pour les chiffres comme véhicule d'objectivité et d'égalité sociale. (bien documenté par Patricia Cline Cohen dans son livre *A Calculating People*) Dans les deux cas, c'est la référence à l'histoire qui a été perdue, pour être soit purement et simplement occultée soit –souvent- réduite à des séries statistiques.

A la lumière de ce contexte institutionnel on comprend donc mieux non seulement la trajectoire intellectuelle de l'institutionnalisme américain, et en particulier son succès pratique, mais aussi son échec final à mobiliser la discipline économique autour d'un projet analytique cohérent. L'ambition intellectuelle de l'institutionnalisme se manifestait essentiellement par son désir de résoudre, par la collecte de données, des problèmes concrets mais en même temps

---

<sup>5</sup> « Spoils system »: système par lequel les partis politiques distribuaient les postes administratifs à leurs membres

## Marion Fourcade-Gourinchas - **Les économistes américains entre professionalisme scientifique et scientisme professionnel**

relativement circonscrits et isolés les uns des autres. C'est ce projet-là qui a été déplacé, pendant trois décennies environ, par l'émergence de la synthèse « néo-classique » dont le but était de représenter l'ensemble de l'économie comme un système d'équations que l'on pouvait tester économétriquement. L'échec relatif de ce second projet, à la fois empiriquement et surtout idéologiquement sous l'action critique incessante de l'école de Chicago, a paradoxalement donné un second souffle à une forme de recherche inductive, purement statistique et anti-théorique qui n'est pas sans rappeler certains travaux institutionalistes.

Peu d'économistes Américains se reconnaîtraient aujourd'hui dans le label « institutionaliste ». Mais l'attitude de certains économistes modernes ressemble étrangement à celle de leurs lointains prédécesseurs, si elle ne possède pas toujours leurs orientations réformatrices. Prenons pour exemple cet économiste que j'ai interviewé il y a plusieurs années dans une grande université de la côte est:

« Aux Etats-Unis, nous [les économistes du travail] avons réussi à convaincre le gouvernement que pour comprendre les effets des politiques économiques il devaient faire des expériences précises et contrôlées. Par exemple, certains travailleurs suivent des formations supplémentaires et d'autres pas. On peut ainsi voir si la formation a un effet ou non. Evidemment ce n'est pas évident pour les gouvernements de lancer ce genre d'études. Aux Etats-Unis, peut-être parce que le pays est grand et qu'il y a beaucoup d'Etats, on a réussi à imposer ça. Et ça a culminé dans le fait qu'aujourd'hui le champ [l'économie du travail] est probablement dans une forme exceptionnellement bonne. Il est peut-être trop empirique, même. Il y a une certaine attitude un peu cavalière parmi de nombreux jeunes économistes du travail, c'est comme dans un duel : « Montre-moi tes données. Ne te fous pas de ma gueule. Je ne veux pas

t'entendre dire quoi que ce soit. Montre-moi tes données. » Mais pour la science économique c'est incroyablement bénéfique parce que ça stoppe net toutes les élucubrations des gens qui ont des tas et des tas de théories, ça leur remet les pieds sur terre. »

L'auteur de ces phrases est lui-même un héritier lointain –un étudiant d'un des derniers grands institutionalistes: l'économiste du travail John Dunlop. Et ce n'est peut-être pas par hasard que l'attitude décrite ici ait d'abord réémergé dans ce champ particulier de l'économie –qui est aussi un des domaines privilégiés de la politique sociale. Mais elle se retrouve aujourd'hui dans tous les champs dits « appliqués », où l'idéal scientifique consiste à formuler des questions empiriques pointues auxquelles on peut apporter une réponse précise, souvent sans la médiation d'un modèle.

On retrouve également dans cet entretien les conditions politiques mentionnées plus haut, comme le fédéralisme et la légitimité fragile de l'action publique aux Etats-Unis, qui requière constamment des preuves matérielles que son action est justifiée, c'est-à-dire qu'elle apporte un bénéfice net et *mesurable*. Ces caractéristiques des institutions politiques américaines ont soutenu le développement d'une science empirique et quantitative, quasi-expérimentale, tournée vers les applications pratiques, et souvent contrôlée par des universitaires sous contrat. Ce modèle s'est d'ailleurs transmis à l'ensemble de la société américaine –aux groupes d'intérêt, par exemple, comme le patronat ou les syndicats. La plupart des économistes aux Etats-Unis vivent académiquement de leurs consultations pour les gouvernements municipaux, régionaux, de leurs travaux pour des associations manufacturières ou les grandes industries (comme l'immobilier), de leurs contrats avec des agences de services sociaux ou de protection de l'environnement, de leurs

## Marion Fourcade-Gourinchas - **Les économistes américains entre professionalisme scientifique et scientisme professionnel**

services comme témoins experts dans les cours de justice, etc...

On arrive ainsi à un paradoxe. Les universités américaines sont toujours décrites comme des « tours d'ivoire » dont les membres n'ont pratiquement aucune influence directe sur le politique. Beaucoup d'économistes américains se plaignent de leur marginalisation, et expriment une certaine jalousie face aux nombreux professeurs de l'Europe continentale qui occupent des postes de ministre ou de secrétaire d'Etat. Et nous avons vu que cette distance par rapport au politique avait été construite, au tournant du siècle, comme un élément essentiel du statut académique. D'une certaine manière, il est vrai que les économistes américains évoluent principalement dans le milieu universitaire, ce qui contribue à un certain isolement scientifique et à la force persistente de la recherche théorique. Mais, à la différence de l'Europe, le politique aux Etats-Unis – dont les ressources internes sont toujours objet de suspicion – est aussi beaucoup plus dépendant de l'expertise externe fournie par les universitaires, ainsi que par toute une industrie de recherche composée soit d'organisations privées soit d'organisations à but non lucratif (comme le Urban Institute, ou la Brookings Institution). C'est cette imbrication constante, soutenue par une économie de la recherche dont la base financière est extrêmement solide, et reposant essentiellement sur un modèle de travail quantitatif ancré dans l'utilisation et l'analyse de données statistiques, qui est souvent invisible, mais pourtant joue un rôle fondamental au cœur de la discipline économique. (ainsi que dans les autres sciences sociales)

De manière assez remarquable – et c'est peut-être l'ironie suprême de la trajectoire intellectuelle de la discipline économique aux Etats-Unis – même les approches apparemment les plus théoriques, comme celle de l'école de Chicago, se nourrissent

(certes sélectivement) de cette large industrie micro-économique et empirique. Dédaignant l'économétrie, les disciples modernes de Chicago privilégient ainsi les approches inductives, basées sur des analyses de corrélations (et dont l'origine se trouve essentiellement dans les travaux de Mitchell). La méthode dite de « calibration » qu'ils emploient (Kydland et Prescott 1982), et qui est devenue le langage incontournable de la macroéconomie américaine moderne, s'efforce d'assigner des valeurs numériques réalistes aux paramètres des modèles.<sup>6</sup> L'école du « real business cycle » mélange ainsi étrangement une théorie néoclassique plutôt dogmatique et une connaissance assez poussée des faits stylisés et des corrélations microéconomiques – épousant conjointement les deux idéaux les mieux enracinés, peut-être, de l'économie telle qu'elle est pratiquée aux Etats-Unis : la représentation compétitive de l'économie et l'empirisme quantitatif. C'est bien là, d'ailleurs, tout le sens du fameux « comme si » de Friedman (1953): qu'a-t-on besoin d'hypothèses théoriques réalistes, si, en utilisant les hypothèses standard, on peut tout de même reproduire les résultats observés dans la réalité ?<sup>7</sup>

Le professionalisme scientifique des économistes américains – c'est-à-dire le fait que l'économie est bel et bien une profession en prise constante sur la pratique (celle de l'Etat, bien sûr, mais aussi celle du marché)

---

<sup>6</sup> A la différence de l'économétrie, où le modèle est testé contre un modèle alternatif, la méthode de calibration suppose que le modèle est toujours vrai et cherche seulement à calibrer les données (en utilisant des paramètres réalistes) de manière à reproduire les fluctuations observées dans la réalité.

<sup>7</sup> Et est-ce simplement une coïncidence que Milton Friedman ait reçu son PhD à Columbia University (sous la direction de Arthur Burns), ait longtemps travaillé au NBER (notamment avec Simon Kuznets), cite Wesley Clair Mitchell et John Maurice Clark parmi ses maîtres à penser, et ait écrit (avec Anna Schwartz) une étude classique sur l'histoire monétaire des Etats-Unis, dans la plus pure veine institutionnaliste ?

Marion Fourcade-Gourinchas - **Les économistes américains entre  
professionalisme scientifique et scientisme professionnel**

s'articule ainsi assez bien avec le scientisme professionnel au cœur de la discipline. Et pas seulement celui qui a à voir avec la production de modèles. Ce qui fait l'incomparable originalité de la science économique aux Etats-Unis, et qui permet de regarder l'épisode institutionaliste comme autre chose qu'une simple parenthèse dans l'histoire de la discipline, c'est la persistance d'un rapport au réel qui se concentre avant tout sur la quantification –par la recherche insatiable de données pour mesurer monde, l'analyser en détail, aujourd'hui l'« instrumenter » ou le « randomiser » --tout en cherchant à le reconstruire.

**Bibliographie**

Cohen, Patricia Cline. 1982. *A Calculating People: The Spread of Numeracy in Early America*. Chicago, Ill.: University of Chicago Press.

Friedman, Milton. 1953. "The Methodology of Positive Economics." In *Essays in Positive Economics*. Chicago, Ill.: Chicago University Press.

Furner, Mary. 1975, *Advocacy and Objectivity. A Crisis in the Professionalization of American Social Science, 1865-1905*, Lexington, Kentucky; the University Press of Kentucky.

Kydland, Finn and Edward Prescott. 1982. "Time to build and aggregate fluctuations." *Econometrica*. 50 : 1345-1371.

Mitchell, Wesley Clair. 1925. "Quantitative Analysis in Economic Theory." *American Economic Review*. 15 (1) : 1-12.

Yonay, Yuval P. 1998. *The Struggle Over the Soul of Economics: Institutional and Neoclassical Economists in America Between the Wars*, Princeton, N.J.: Princeton University Press.